

Préface

Jean-Noël Jeanneney

Voilà bien une satisfaction qui est de toujours, forte : celle de découvrir le regard d'un étranger, amical et indépendant, sur les originalités françaises, lorsque ses analyses et ses commentaires se nourrissent d'une familiarité attentive et se colorent d'une parfaite liberté de ton. Distance bienvenue d'un pays à l'autre, refus de toute complaisance, ampleur de l'information, sagacité des interprétations ; ces composantes précieuses sont ici au rendez-vous et donnent au livre de Riccardo Brizzi, exempt, depuis l'Italie, de tout préjugé hérité, un intérêt auquel seront sensibles les lecteurs attachés à mieux comprendre ce que furent les ressorts de la seconde aventure gaullienne, celle des dix années du pouvoir du Général à la tête de la Cinquième République qu'il avait fondée.

L'usage que lui-même et les siens ont fait des médias offre un « angle » précieux, comme disent les journalistes – précisément – pour permettre de prendre une juste mesure des changements profonds réalisés alors dans notre vie politique et, plus largement, dans la quête d'une cohérence sociale et culturelle de la nation. Car il s'agit de discerner, rien de moins, la manière dont s'est organisée l'image de la France telle que définie par elle-même, au long d'une décennie troublée par bien des turbulences ; de faire la part, en dissipant les passions, de ce que le pouvoir exécutif a pu modeler, tant du côté de la presse écrite que de l'audiovisuel, de ce qui a échappé à ses exigences et à ses efforts pour maîtriser les messages, de ses réussites et de ses échecs, de ses clairvoyances et de ses illusions.

Nous sommes à environ un demi-siècle de distance : ce délai est propice. Car il a permis à l'auteur tout à la fois de recueillir les témoignages de quelques survivants, d'accéder aux archives publiques désormais ouvertes, selon la loi, comme aux archives privées déposées dans divers dépôts et enfin de faire son miel d'une pléiade de travaux de toute nature publiés dans l'intervalle.

Au départ, il s'agit de pourfendre quelques idées paresseusement véhiculées, que ce soit par les commentateurs ou par les acteurs eux-mêmes, sur les divers bords partisans, des idées trop simples pour être justes ; à l'arrivée de fixer un bon nombre de nuances qui ne brouillent jamais la clarté d'une démonstration fermement conduite et qui s'appuient sur des données quantitatives soigneusement rassemblées. Je ne songe pas à résumer le propos d'ensemble, puisque l'auteur s'y emploie fort bien pour conclure : seulement à en marquer l'originalité.

« La presse est contre moi, la télévision est à moi. » Ce propos, indéfiniment rapporté, de De Gaulle à l'un de ses ministres de l'Information, Alain Peyrefitte – le plus emblématique – a dessiné cette histoire au burin en la simplifiant par trop.

Il est vrai que le Général, naguère strictement exclu de la radio par la IV^e République, se saisit sans barguigner des atouts inédits que lui offrait la télévision, dont le vaste développement fut exactement concomitant avec son règne ; et que symétriquement il veilla à ce que ses adversaires ne pussent y accéder, au moins jusqu'à la première élection présidentielle au suffrage universel, en 1965. Mais cela n'empêcha pas que, par un système de boomerang, le surgissement des opposants sur le petit écran, à cette occasion, ne donnât à ceux-ci une efficacité, sous l'effet de surprise, inattendue : ambivalence d'une censure, en démocratie, sur la moyenne durée.

Ajoutons qu'il n'a pas suffi que de Gaulle et son gouvernement interdisent la télévision à leurs adversaires pour que l'instrument pût le servir magnifiquement, au moins dans les débuts, au temps de la guerre d'Algérie finissante et durant les trois années qui suivirent. Il fallut aussi qu'il sût s'en saisir efficacement : ce qu'il fit avec à la fois une capacité très réaliste de s'y adapter et la perpétuation d'un style flamboyant où se jouxtaient le classicisme d'une langue qui ne cédait jamais à la démagogie d'un vocabulaire réduit ou d'une syntaxe simplifiée, et l'irruption soudaine de je ne sais quel baroque dans les formules, dans la gestuelle, dans l'ironie joyeuse – les « entretiens familiers » avec Michel Droit tout comme les conférences de presse, en vérité inimitables, en fournissant un réservoir sans pareil.

Riccardo Brizzi fait litière, d'autre part, de l'idée, développée par de Gaulle lui-même dans ses *Mémoires d'Espoir*, selon laquelle la presse lui aurait été constamment hostile, d'un bout à l'autre de la décennie de son pouvoir. Il nous apprend à distinguer presse nationale et presse régionale, en s'appuyant sur des tableaux, très neufs, établis avec rigueur, dont les enseignements en surprendront plus d'un. Ce qui conduit à constater qu'en province en tout cas (le mot était encore autorisé par la bienséance), mais aussi à Paris, les quotidiens étaient nombreux à soutenir le pouvoir : l'influent *France-Soir* de Lazareff, par exemple, fidèle à peu près sans relâche.

Le livre une fois refermé, on ne peut se priver de poser deux interrogations, en sachant qu'elles n'ont pas de réponse sérieuse, mais en aimant ce qu'elles peuvent induire de réflexions quant au rôle des médias, en somme, dans l'Histoire de la France en ces années-là.

À supposer que la télévision n'ait été inventée et répandue que trois ou quatre lustres plus tard, donc que de Gaulle n'en ait pas disposé pour assurer son assise dans le pays et accomplir ses desseins, aurait-il réussi semblablement à sortir la France du borborygme algérien, en évitant une guerre civile, et à rétablir sa fierté en face d'elle-même, au-dedans et au dehors, à ressusciter un « récit national », entre les ardeurs et les mythes ? Poser cette question, c'est déplacer le regard ordinaire et aider à considérer que ce puissant média n'a pas seulement servi comme outil de pédagogie républicaine – ou de propagande, chacun choisira – mais a donné

forme à cette politique elle-même. Tout comme la radio avait pu, au temps de la France libre, à partir du 18 Juin, certes lui permettre de répandre partout ses lucidités et ses convictions, mais lui offrir davantage : de constituer son originalité, sa force, sa réalité à ses propres yeux et à ceux du monde en guerre.

En sens inverse, si l'on imagine (et pourquoi s'interdire un instant cette escapade intellectuelle un peu farfelue?) qu'Internet ait surgi sur cette planète trente ou quarante ans plus tôt, on est voué à se demander si de Gaulle aurait témoigné, lui qui fut éminemment, d'origine, l'homme de l'écrit, d'une capacité à plier son talent, comme il le fit pour les « étranges lucarnes », à un monde devenu réticulaire, où serait constamment révoquée en doute la légitimité centrale d'un guide de la nation et où la pression de l'instant rendrait difficile, sinon impossible, de déployer cette maîtrise de la durée, des diverses temporalités de l'action dont il fut (souvent, pas toujours, voyez Mai 68, sauf à la fin) un maître incontestable.

Je me garderai de trancher sur ces hypothèses uchroniques : content seulement de rendre hommage de cette façon, pour finir, à la qualité d'une étude qui donnera à chacun, après tant de faits bien établis, le goût de s'en échapper, à sa guise, pour rêver un peu sans entrave.